

66 N° 1 1939

Essai sur la nature de l'éditeur

IRENEE

p. 937 - 942

<https://www.nrt.be/fr/articles/essai-sur-la-nature-de-l-editeur-3671>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

ESSAI SUR LA NATURE DE L'UNITÉ RELIGIEUSE

Introduction par l'éditeur.

Il nous semble qu'il y aura grand profit spirituel pour un catholique à lire ces pages, écrites par un anglican fervent, M. Arthur Smallwood, peu de temps avant sa mort ⁽¹⁾. Cette âme d'élite appartenait sûrement à l'âme de l'Eglise, à l'Eglise invisible, comme, heureusement pour la gloire de Dieu, tant et tant d'autres. Peut-être, je l'espère, en méditant ces pages, en reviendrons-nous plus humbles, plus souffrants de la déchirure de l'Eglise visible, plus ardents à la prière pour l'Unité chrétienne, plus compréhensifs de cette universelle prière des chrétiens pour retrouver l'Unité visible perdue, prière qui aime à se concentrer dans l'unique prière du Christ à son Père afin que tous les chrétiens ensemble, malgré toutes les séparations, se rencontrent cependant dans cette prière du Verbe incarné au soir lointain mais toujours actuel et présent de la sainte Cène, car Il est l'Eternel vivant.

Partout, dans les pages qui suivent, on a traduit littéralement le vocabulaire religieux employé. Nous rappelons donc aux lecteurs que les mots : catholiques, prêtres, sacrements, Saint Sacrifice... se rapportent au vocabulaire anglican. Nous leur rappelons que les anglicans sont personnellement persuadés de la validité de leurs ordinations. Pour retrouver notre vocabulaire catholique, il suffit d'ajouter à chacun des vocables auxquels je fais allusion l'adjectif : « anglican » ⁽²⁾.

(1) Ces pages, traduites ici directement du manuscrit anglais de l'auteur, n'ont pas encore été publiées, même en anglais. Nous remercions l'éditeur d'avoir bien voulu nous en confier la première publication (*Note de la Direction*).

(2) Dans l'exposé de M. Smallwood, quelques formules de-ci de-là devraient être légèrement modifiées ou autrement nuancées du point de vue théologique. La mort inopinée de l'auteur n'a pas permis cette mise au point que lui-même désirait. Il nous a paru préférable de respecter scrupuleusement le texte d'un document, qui est le testament

Nous tenons à témoigner ici notre profonde reconnaissance à la Rév. Mère Elisabeth, fondatrice et supérieure générale actuelle de la Communauté contemplative anglicane : « Servants of Christ » dont la maison mère, située à Burnham dans le Comté de Buck, s'appelle « House of Prayer ». Elle était très liée avec la famille Arthur Smallwood. Nous lui devons la plupart des notes biographiques que l'on va lire.

Arthur Smallwood est né en 1873 et mort en mars 1938. Il joua, notamment pendant la Grande Guerre, un rôle important dans l'administration de l'Amirauté anglaise. Une générosité princière de 1.077.000 livres, due à un Anglo-Indien résidant en Nouvelle-Zélande, lui permit de réaliser une grande œuvre d'éducation et de bienfaisance : la fameuse École d'Holbrook pour les orphelins des marins anglais.

La vie spirituelle d'Arthur Smallwood a suivi très étroitement la définition classique des trois voies. La voie purgative au cours d'une jeunesse disciplinée, et au cours de la première moitié de sa vie marquée par son mariage et la naissance de ses cinq enfants. Il eut ensuite une grande épreuve personnelle ; et, après une soudaine illumination intérieure ou « lumière de vision », survint une sérieuse maladie. Lui qui connaissait et servait Dieu par devoir entra alors dans une connaissance vraiment personnelle et plus vitale de Dieu. Son « service de Dieu » ne fut pas seulement celui d'un fils très soumis à la Sainte Église, mais celui d'un amour personnel d'adoration. Le dernier stade arriva quand la vision cessa et que mûrirent les fruits d'une vie toute abandonnée et toute unie à Dieu dans la réalisation quotidienne de sa Volonté chaque jour manifestée.

Combien absolu fut cet abandon et profonds les sacrifices qu'il demanda, seuls ceux qui l'ont connu peuvent le deviner. De longues périodes de ténèbres spirituelles suivaient l'intensité de sa vision personnelle, et ces temps de ténèbres spirituelles persistèrent à travers les années de son service public pour l'État, et vers la fin devinrent plus ténébreux encore. Mais dans les trois années qui ont précédé sa mort, il les rencontra sous un

intellectuel et religieux d'une âme d'élite. Ces légères nuances, qui n'affectent pas le développement essentiel, seront aisément rectifiées par nos lecteurs (*Note de la Direction*).

aspect différent : la confiance de l'enfant envers son Père perçant à travers la nuit et acceptant de se reposer sur la Main invisible et dans la Foi qui vénère et adore. Dans son âme était née comme une douceur d'enfant qui se livre, et s'était affermie l'endurance de sa foi et de sa patience qui trouva son expression dans son travail pour la réunion.

Durant cette dernière période de sa vie spirituelle, il était directeur de l'École de l'Amirauté et des œuvres de charité de l'hôpital de Greenwich. Son dévouement à l'idée de *famille* comme une unité fondée en Dieu, ce qui était la base de sa propre vie familiale, lui fit désirer de constituer aussi ces orphelins des marins en une famille directement placée sous le patronage et la protection de Notre-Dame, non pas tant par manière d'institution officielle que vraiment comme un « *home* » réel pour ces jeunes garçons. « La Mère avec ses enfants ». Cette « vision » dont il parlait souvent l'amena à construire la grande école et église d'Holbrook. Là, au lieu de la rue encombrée et des terrains pavés de la ville pour les jeux, les enfants pourraient vivre parmi les prairies, et dans l'église vénérée, qui leur serait réservée, on pourrait leur enseigner à vivre la vie de chrétiens pratiquants.

« Cette école, nous dit la Rév. Mère Elisabeth, avec son église attirante et majestueuse, abritait plus de mille élèves. Dans cette église, le grand autel et le baldaquin étaient situés en avant de l'abside où resplendissait une seule mosaïque représentant la Nativité de Notre-Seigneur, — tout cela était de sa propre conception. C'est là que chaque matin montait l'intercession du Saint Sacrifice où étaient consacrées par l'offrande toutes les actions de la vie familiale de l'école. Dans cette construction, qui comprenait la chapelle de la Vierge, de la Vierge reine de cette famille, se trouve la pensée extériorisée de l'âme d'Arthur Smallwood : rien n'était trop bien et aucun sacrifice trop coûteux, tout était un acte de direct hommage et d'adoration envers Dieu Lui-même, l'expression manifestée de la prière intérieure d'adoration où toute prière se résout elle-même. La demande trouvait peu de place dans sa vie de prière. Ce qu'il accomplissait n'était pas le résultat d'une intercession, mais l'expression elle-même, spontanée, de sa propre vie intérieure, des relations de son âme avec Dieu. Il vivait comme un enfant avec son père. Notre-Dame était sa Mère, les enfants de l'école

étaient ses enfants et les siens, et tous il les offrait en hommage d'adoration et d'oblation personnelle.

« La vie sacramentelle était le véritable pain spirituel d'Arthur Smallwood. Il ne pouvait pas concevoir de vie familiale ou d'effort d'éducation qui ne fût fondé sur les sacrements comme sur une expression normale de la vie. Le sacrement de Pénitence, par exemple, était pour son âme une nécessité, non pas qu'il manquât personnellement du « sens » du pardon de Notre-Seigneur, ni non plus qu'il se sentît forcé d'accomplir un devoir d'obéissance, mais parce qu'il sentait que toute faute, et en particulier ses propres fautes, étaient aussi une offense contre la famille de Dieu, et qu'en conséquence il devait les confesser à l'Eglise devant son prêtre, le véritable chef de cette famille. Toute vision ou inspiration nouvelle, qu'elle se rapportât à sa vie intérieure ou à ses travaux, devait subir la même analyse approfondie ; les motifs et la fin de tout projet devaient être exposés sans détour avant qu'il continuât à y réfléchir en sa conscience, et qu'il passât à l'action.

« C'était une âme profondément humble, toujours en prière. Il était de ceux que ne semble jamais embarrasser le travail extérieur, si important soit-il, ni la responsabilité. Il passait tout naturellement des réunions de son Conseil d'administration à son adoration devant le Saint-Sacrement. C'était un homme capable de sentir fortement et d'exprimer de même, qui possédait les dons et la puissance de l'esprit, qui avait toujours une profonde conscience des besoins des autres et de tout ce qu'ils attendaient de lui. C'était un homme de grande affection, un mari et un père dévoué, un ami fidèle à ses nombreuses amitiés ; il était doué d'une sensibilité délicate qui trouvait à s'exercer dans la joie d'aimer les fleurs qu'il cultivait et dans l'attention qu'il portait aux souffrances de toute chose vivante. Rien donc de surprenant, lorsque la vie l'amena à considérer la brisure de l'unité de l'Eglise, corps de Notre-Seigneur, qu'il éprouvât avec persistance le sens profond du Seigneur souffrant et le désir de l'union avec le Christ dans la Passion. C'est ce sens de Notre-Seigneur souffrant de la désunion de son Eglise qui éveilla en lui non seulement un élément de compassion où il trouva un lien nouveau aux douleurs de Notre-Dame, mais aussi le désir de panser ces blessures. La division dans l'Eglise, son manque d'unité extérieure et de charité lui était toujours

une détresse présente. Comment la famille de Dieu pouvait-elle être divisée et quels étaient les remèdes pour ces blessures ? La controverse n'a point d'attrait pour les âmes qui demeurent habituellement dans la pratique de l'adoration et de l'oblation personnelle ! De la controverse, instinctivement, il se détournait. Le désir d'une Unité dans la prière pour une union dans la Foi, adoucissait les blessures de sa propre âme lorsqu'il voyait et regardait les blessures de Notre-Seigneur ».

La lettre qu'il m'adressait, à moi prêtre catholique, le 8 septembre 1937, six mois avant sa mort, en est un témoignage bien significatif :

« Laïc anglican, je souffre, comme beaucoup d'entre nous, de l'atmosphère de controverse où nous vivons, je sens qu'il doit y avoir une méthode vraie d'approcher *intérieurement* le divin idéal de la Réunion, une méthode non pas seulement ecclésiastique, mais qui a ses racines dans la spiritualité et qui suit un chemin spirituel. Laissons de côté, pour l'instant, ces sujets de controverse qui ne doivent pas être traités par ceux qui ne sont pas qualifiés pour le faire.

« Quand je parle d'approcher la Réunion d'une façon spirituelle, j'ai particulièrement en vue la spiritualité exprimée dans la doctrine du Cardinal Bérulle, du P. Condren, de M. Olier, et de saint Jean Éudes.

« Il y a parmi nous beaucoup d'âmes attirées inconsciemment vers cette spiritualité. Elles sont convaincues que, dans les questions relatives à la réunion, la controverse sans la prière est stérile ou pire encore, et que seule la prière peut être fructueuse.

« La vocation du Corps des baptisés, selon cette spiritualité, ne consiste-t-elle pas simplement à manifester dans les différents âges du monde, par la vertu d'une participation vraie et réelle à la vie du Verbe incarné, les « Mystères » de sa très sainte vie ; et la vraie religion ne consiste-t-elle pas simplement à perpétuer dans le Corps des chrétiens l'unique acte d'adoration du Père Éternel par le Verbe incarné ?

« S'il en est ainsi, combien la vie totale du Corps des Chrétiens s'est séparée, de nos jours, de la vraie religion, puisque la Chrétienté s'est divisée contre elle-même ! Et par conséquent, quelles pertes a dû subir cet esprit théocentrique d'adoration !

« Préoccupés (on pourrait presque dire obsédés) par les efforts humains qui sont nécessairement partiels, nous paraissions, en général, oublier que la désunion est un mal, et le plus grand de tous les maux, parce que, tant qu'elle dure, le Dieu un en trois personnes n'est pas et ne peut pas être adoré dans une unité visible par tout le Corps du Christ. Et pourtant, c'est uniquement pour cette œuvre d'adoration, par laquelle seule on peut atteindre la vraie dignité humaine, que ce Corps a été créé. Comment donc alors est-il possible d'arriver à cette réunion si ce n'est par l'exercice, dans ce même Corps, de la pénitence, de la contrition et de l'espérance surnaturelle en Dieu ?

« Je ne parle qu'en tant que simple laïc anglican, et un grand nombre de mes compatriotes parleraient de même, incapables, eux aussi, de porter un jugement sur les grandes controverses qui nous tiennent isolés pour un temps dont nous ne connaissons pas la durée.

« Beaucoup d'entre nous, même, ignorent pourquoi ils sont nés en exil. La plupart des nôtres, hélas ! à cause de l'étrangeté d'un tempérament fortement insulaire, persistent à estimer que l'isolement de l'Eglise d'Angleterre est un bien.

« Et pourtant chacun sait qu'il y a toujours, au cœur de la religion anglaise, malgré ses afflictions, la même disposition, inchangée et inchangeable, du Cœur adorateur du Verbe Incarné, d'où jaillit, la veille même de la Passion, la grande prière pour l'unité de tous les Chrétiens. Jusqu'ici, combien peu d'entre nous, bien qu'ils souffrent des troubles nombreux de notre Eglise, sont conscients de la cause de leur souffrance. Et comme il est difficile à ceux qui en sont conscients d'exprimer et de faire connaître la vérité cachée qu'ils brûlent de voir révélée. Que peuvent-ils donc faire de mieux que d'*adhérer* diraient les Oratoriens, avec patience, dans la prière, à ce même Cœur ? »

A cette Unité dans la prière il cherchait à amener tous ceux qui aiment le Seigneur, qu'ils fussent de l'obédience romaine ou qu'ils fussent ses coreligionnaires dans la communion anglicane, — en sorte qu'il y aurait une participation mutuelle dans ce travail de charité. Cette participation lui paraissait une réparation pour un déshonneur qui ne pouvait trouver aucune guérison si ce n'est dans la seule réponse venue de Dieu lui-même.

C'est à poursuivre ce but qu'il consacra sa pensée et sa plume

dans cette dernière publication présentée ici. C'était une tentative de détourner les âmes de la controverse à la prière, à cette prière qui se propose la prière même de Notre-Seigneur : « Que son Eglise soit Une ». Ce travail était quasi achevé lorsqu'il passa soudain, à la fin d'une maladie qu'il ignora jusqu'à quelques heures avant de mourir. Il m'avait envoyé son étude, en me demandant ce que j'en pensais ; Dieu le rappela à Lui avant que j'aie pu lui répondre.

Laissons encore, sur ses derniers moments, la parole à la Rév. Mère Elisabeth : « Les sacrements lui furent apportés, et la voix du prêtre rappela son âme à la préoccupation permanente de sa vie. Le délire cessa lorsqu'il entendit les paroles du prêtre. Les mains étaient étendues, et, quand tout fut achevé, elles firent le signe de la croix et se croisèrent d'elles-mêmes ensemble dans une grande paix, où il passa quelques heures encore avant d'entrer dans la paix de Dieu, où il n'y a plus de division, où tous sont un, le Rédempteur avec les rachetés ».

Sur le Memento remis à ses amis furent transcrites ces deux phrases extraites de ses écrits ; elles donnent, je crois, la note la plus profonde de son âme :

« Elles seront au ciel les âmes de ceux qui, dans la vie, ont gardé en toute pureté d'intention la foi qu'elles avaient reçue.

« Elles ont toujours marché en présence de Dieu, L'ont aimé, servi et Lui ont obéi autant qu'elles L'ont connu ».

Lyon, 1 septembre 1939.

Irénée.